



- ◆ Trabajo realizado por el equipo de la Biblioteca Digital de la Fundación Universitaria San Pablo-CEU
- ◆ Me comprometo a utilizar esta copia privada sin finalidad lucrativa, para fines de investigación y docencia, de acuerdo con el art. 37 del T.R.L.P.I. (Texto Refundido de la Ley de Propiedad Intelectual del 12 abril 1996)

« chose » qu'avait été l'embryon a succédé un « moi ».
 — Et pourquoi cette éclosion ? Nous l'avons dit.
 C'est parce qu'il n'y a que sous le mode personnel
 (c'est-à-dire conscient et souple), que l'esprit, s'insé-
 rant en un point précis de l'immense mêlée, peut se
 connaître, innover et progresser.

CHAPITRE IV

La première éclosion de la personne

La vie proprement personnelle marque un premier début lorsque l'individu existe *au regard de lui-même*, c'est-à-dire lorsqu'il a acquis la conscience de soi et la possession de soi.

Ces deux fonctions, qui mûrissent de pair, voilent, sans doute, dans l'infiniment petit leur tout premier exercice ; mais il nous est possible d'observer et de retracer la ligne générale de leur épanouissement.

I. — L'embryon se sent-il exister ? C'est la question que déjà Gassendi posait à Descartes. Il est clair qu'elle ne comporte pas de réponse péremptoire, puisque aucun adulte ne se souvient de cette phase de sa vie et que le nouveau-né (pour qui elle est toute récente) est incapable de fournir son témoignage. Deux considérations toutefois nous inclinent vers l'affirmative : la présence des éléments nerveux sensibles dans l'embryon et le nombre progressif de ses réflexes.

Par opposition à l'inertie, qui est la loi de la matière brute, *l'irritabilité* est la caractéristique de la matière

animée. Toute attaque l'éveille et la provoque à un geste de défense. Au sein de toute cellule vivante s'exercent ainsi deux fonctions : une *alerte*, qui mobilise les énergies, une *réplique* qui les tourne contre l'attaque. Dans l'être simple, dont la masse est quasi-homogène, les deux fonctions semblent utiliser les mêmes éléments ; dans l'être différencié, qui a multiplié ses formules de structure, elles se sont créées des organes, sinon exclusifs, du moins spécialisés. Aux fines touches de l'alerte se sont adaptés les divers nerfs sensibles ; à un geste toujours mieux approprié, les nerfs moteurs. Les premiers (organes d'information), serviront la *connaissance* ; les seconds (organes d'action), serviront la *volonté* : les deux fonctions essentielles de l'esprit.

Nous n'avons pas à rechercher ici comment la plante a résolu (pauvrement) en dehors du nerf, ce même problème vital d'adaptation, — ni à indiquer les solutions innombrables que lui a données l'effort animal ; nous ne parlerons que de la plus riche et la plus subtile : la solution humaine. L'embryologie nous en instruit, en nous montrant les étapes successives de la formation du système nerveux au cours de la période pré-natale de l'homme.

Dès le troisième mois s'accusent chez le fœtus les deux réseaux sensoriels : celui qui, ramifié en tous les viscères, centralise les alertes du dedans, et celui qui rayonne vers la périphérie en vue de capter plus tard les excitations du dehors. Dénier au premier de ces réseaux le moindre exercice au cours de la

vie fœtale, n'est guère justifiable. Cette construction progressive (à base d'*effort*, ne l'oublions pas) n'est pas un zéro d'événements : la pulsation sanguine s'intensifie et se scande toujours plus ; et chaque organe en grandissant presse sur ses voisins pour se faire sa place. Il nous semble bien arbitraire d'affirmer que tout cela n'est senti *à aucun degré*. Nous pensons plutôt à cette lueur indécise qui précède l'aurore : sentiment vague d'existence, ne distinguant encore pas ses modes. — Mais, tout hermétique que soit la claustration du fœtus, son indépendance du dehors n'est que relative. Sa position totale et ses équilibres internes se trouvent modifiés (parfois brusquement) selon que sa mère s'étend, se redresse, se courbe, voire même tombe et se heurte, ou qu'une violente émotion la bouleverse. Ces divers événements de son « pourtour » se répercutent en lui par des chocs, amortis, sans doute, mais non totalement annihilés. C'est l'aube, disons-nous, de ce qui sera plus tard le *sens de la résistance et de l'effort*. — D'ailleurs il n'est pas établi que la sensibilité externe, elle aussi, soit en repos absolu. Les vibrations du dehors s'arrêtent-elles réellement au « placenta », au pourtour du fœtus ? Le fait suivant (bien connu des infirmières des Maternités) permet de le contester. Il n'est pas rare que des mères à la veille de leur délivrance sentent leur enfant tressaillir en leurs entrailles quand dans la salle voisine retentissent les vagissements d'un nouveau-né. Il semblerait que l'audition par la mère se prolongeât en son enfant et que l'agitation de celui-ci

fût le réflexe d'une excitation sentie. La supposition est vraisemblable. En tout cas, les modulations de la sensibilité de ce petit être sont si inconsistantes, si dénuées de contours, si indiscernables entre elles, qu'elles sont irretrouvables et qu'on peut hésiter à leur donner le nom de sensations, c'est-à-dire de « pièces mentales ». Floues et fugitives, elles se perdent les unes dans les autres, ou plutôt se fondent en un sentiment vague d'activité quasi-homogène et continue. — Quoi qu'il en soit, la conscience est éclose ; et un être qui s'éprouve exister est déjà plus qu'une chose. Existant au regard de lui-même, il est déjà *un esprit, un moi*.

Mais, voici que tout d'un coup l'évolution se précipite : le faible devient brusquement violent ; à l'insignifiant succède le considérable ; l'imprécis prend des contours abrupts. Ce bouleversement subit, c'est *la naissance*. A-t-on jamais songé à la quantité des expériences neuves qu'en quelques heures la naissance jette pêle-mêle dans l'esprit de l'enfant ? C'est tout un monde d'excitations disparates que lui apporte sa brutale rencontre avec l'extérieur. L'air, qui soudain pénètre en ses poumons, y provoque un rythme nouveau ; le lait, qu'aspirent automatiquement ses lèvres, lui faire sentir pour la première fois son palais, son pharynx, son estomac..., autant de sensations internes que sa vie d'embryon ignorait. Mais c'est surtout sa périphérie qui lui est brusquement révélée. Les contours de son petit corps, comment les pourrait-il ignorer après ce rude glissement et cet arrache-

ment que fut son apparition, — après ce dévoilement total succédant à un chaud et hermétique enveloppement, — après les cent palpations de mains protectrices, qui, presque sans arrêt, l'ont saisi, soulevé, retourné, couché, dressé, détendu, lavé, essuyé et vêtu ? Si, dans le sein paisible, obscur et moelleux de sa mère, il ne sentait pas ses limites, il les a désormais perçues. S'il a pu, dans la quiétude de son abri silencieux, se considérer comme seul existant, il sait dorénavant que tout autour de son chétif *moi* s'agit un rude, multiple et impérieux *non-moi*. — Et rien peut-être ne contribue autant que cette opposition à le faire progresser dans la conscience de lui-même. Il était confusément l'unique, c'est-à-dire « *le tout* » ; il s'apparaît à présent comme *quelqu'un* au centre d'un Tout qu'il lui reste à déchiffrer. Les réflexes qu'il a fournis en réplique aux mille contraintes qui lui furent faites l'ont posé dès le début en protestataire. C'est maintenant en face de réalités antagonistes que s'accuse son vouloir-vivre. En le heurtant, et en disposant de son être malgré lui, l'ambiance a provoqué ses résistances et précipité l'éclosion de sa volonté. Ses réactions aux choses et aux gens ont éveillé en lui le sens de l'effort, le plus caractéristique peut-être des éléments de la personnalité.

Et en même temps commençait en lui l'*organisation de la conscience*, première ébauche de sa conception de lui-même. Les sensations successives et variées qu'il n'a cessé d'éprouver lui ont fait sentir à la fois

sa *complexité* (puisque chacune d'elles accuse un point particulier de son être) et son *unité* (puisque toutes sont en lui, toutes sont ses états). — Et, d'autre part, elles lui ont fait saisir son *instabilité* perpétuelle (puisque son tableau mental se transforme sans arrêt) et cependant son *identité* foncière (puisque c'est toujours lui qui se prolonge sous la bigarrure de ses modes). Il n'en est plus à la conscience informe et évanescence de l'activité embryonnaire ; il porte désormais, au-dessous de la conscience du mode présent, la masse grandissante de ses souvenirs, toujours prêts à réparaître et déjà sommairement ordonnés. Modeste amorce de sa future pensée !

II. — Mais ce conflit avec son ambiance, qui a fait acquérir au nouveau-né la conscience de soi, l'a contraint du même coup à une autre conquête : celle de ses propres énergies, en vue de cette autre affirmation de la personne qu'est la *disposition de soi*. Ces deux modes complémentaires de l'activité du moi, qui le rendent simultanément spectateur et acteur, commencent ensemble et se développent de pair. — Leur origine commune, c'est la *réflexion de l'effort vers son point d'émission*. Après avoir porté vers le dehors, l'effort spirituel se retourne spontanément vers son centre. C'est sous le reflouement et l'accumulation des alertes que se constitue la *conscience* ; et c'est la confrontation et la coordination des énergies qui forme la *volonté*.

Au cours des premières semaines, à quelle puissance était soumis le corps du nouveau-né ? A *l'instinct*,

libérant son trop-plein d'élan par des mouvements spontanés, — ou répliquant fatalement aux attaques par des mouvements réflexes. Toutes ses agitations sont des « échappements », que nous imputons à sa nature, et non à lui-même. Nous savons qu'il ne gouverne pas encore son frêle organisme. — Mais il ne peut tarder à en commencer la conquête. Peu à peu le mouvement échappé est modéré, modifié, réfréné et finalement refusé ou posé au gré du désir. Tandis qu'il subissait ses décharges réflexes, l'esprit de l'enfant se meublait d'un nombre croissant *d'images motrices*, correspondant chacune à une posture spéciale de son organisme. A ces images ses décharges sont désormais soudées ; si bien que quand sa volonté éveillera la représentation d'un acte, son corps prendra de lui-même l'attitude souhaitée. Les bases profondes de sa vie végétative continueront à suivre la routine obscure de la partie impersonnelle de son âme ; mais les instruments préposés à l'adaptation nouvelle (ceux où le muscle est demeuré strié), passent l'un après l'autre sous l'empire de son désir. C'est par eux que sa personne (et non plus l'anonyme nature) innovera, inventera, créera.

Dans le sein maternel (nous l'avons déjà marqué) la nature a seulement façonné les outils ; au cours des premières semaines de sa vie libérée, l'enfant ne fait encore que se les soumettre et les exercer par ses jeux ; ce n'est qu'ensuite que, les ayant suffisamment en mains, il songe à les employer au service de ses fins. Il les a d'abord voulus pour eux-mêmes ; il ne les

voudra bientôt plus que comme moyens de son action.

Nous pourrions donc dire que pour chacun de nous la conquête de son corps s'est effectuée en deux temps : dans la vie utérine il a prélevé dans le sang de sa mère les éléments qu'il a combinés en un corps ; puis, à partir de sa naissance, c'est ce corps à peine achevé qu'il a pris graduellement en mains. A la prise aveugle des matériaux a succédé la prise consciente, laborieuse, tâtonnante, de l'outil, phase préliminaire et indispensable de l'œuvre personnelle. La naïve initiative, qui éclot à la naissance, dispose bientôt de ses frêles moyens d'action. La personne, à vrai dire, n'a encore rien fait ; mais elle est désormais outillée, équipée, apte à agir.

CHAPITRE V

La Volonté personnelle

Toute naissance, avons-nous dit, fait éclore du sein d'une volonté ethnique une volonté individuelle. Désormais ce n'est plus seulement la race qui s'affirme : *quelqu'un* a paru, qui fait effort pour épanouir et défendre son être propre.

I. — Que veut donc le nouveau-né ? Manifestement il l'ignore. Des inclinations, des besoins, voilà ce qui s'est individualisé en lui. Et ce n'est pas instantanément que ces tendances (qui sont comme l'étoffe de son être), s'aperçoivent de leur présence et connaissent les buts vers lesquels elles sont orientées. Elles sont moins des directions que des poussées, moins même des appétitions accusées que des inquiétudes. Mais la vie, en les faisant jouer au contact des choses, les rend chaque jour plus conscientes et plus précises : elle les transforme progressivement en *désirs*. Aussi longtemps qu'une tendance ne s'est pas heurtée aux réalités du dehors, elle ignore ce qui peut l'assouvir et ce qui peut la contrarier : elle n'apporte pas avec elle la représentation de sa fin. C'est l'exercice qui la